permettra de garder toute la liberté de ses mouvements, dans l'exercice de son ministère.

Par de nouvelles constructions, notre hôpital du Fort *Smith* — résidence du Vicaire apostolique — a vu doubler ses capacités et se trouve désormais en état de recevoir les patients de plus en plus nombreux qui lui arrivent de tout le district, à mesure que se découvrent et s'organisent de nouvelles mines. »

VICARIAT DE LA BAIE D'HUDSON

Journal d'un apôtre

(Le Mémoire suivant avait été commencé le 25 juillet 1933, mais faute d'occasion il n'est parvenu à Monseigneur Turquetil que *treize* mois après l'incendie dont il est ici question, au mois d'août 1934.)

Ile d'Abvajak, 25 *juillet* 1933.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Une grande épreuve vient d'atteindre notre petite installation ici. Hier matin, je venais de finir ma messe, et quelques instants après, l'église a brûlé, il n'en reste plus rien. Un moment d'inattention de ma part, une bougie a mis le feu, et en quelques minutes tout a flambé comme une torche. Tout ce que j'ai pu sauver est la sainte Réserve, trois petites hosties dans une custode, puis du dehors, en cassant une vitre, j'ai pu sauver mon livre de prières en esquimau. J'ai versé des centaines de seaux d'eau sur le feu, le petit lac est à quelques mètres de distance. Ainsi je puis vous écrire sur ce papier avarié, retrouvé dans les décombres, le lendemain. A part la soutane que j'ai sur le dos, je n'ai plus rien, absolument rien : l'église, c'était la maison, c'était le

grenier aux vivres, c'était tout, et tout est disparu. Lorsqu'il n'est plus resté que des charbons fumants, je n'ai pu que tomber à genoux et faire un acte de soumission à la volonté du bon Dieu. Trois années d'efforts, de sacrifices, de souffrances, anéanties en quelques instants. Que le bon Dieu me pardonne au moins mes péchés et sauve les Esquimaux ! Je n'ai plus ni bréviaire, ni rien pour dire la messe. Je suis seul dans mon île pour le moment, les Esquimaux ne doivent venir que dans huit ou quinze jours, peut-être plus tard, quand la glace sera partie ; actuellement, elle est dangereuse. Jusqu'à leur arrivée, je n'aurai qu'à mettre un cran à ma ceinture.

Hier, au moment de l'incendie, il y avait un fort vent du nord-ouest ; aujourd'hui, calme plat. Il y en a des moustiques ! Je n'ai pas de tente ni aucun abri. Je ne sais trop comment je m'installerai cet été et l'hiver prochain. Ce sera probablement chez une famille esquimaude. Après Noel, je descendrai, sans doute, à Repulse Bay, chez le Père Clabaut qui m'a invité ; puis, si je n'ai pas de contre-ordre de vous, je reviendrai ici.

Pour revenir à la maison-chapelle qui n'est plus, vous avez su par le Père Girard que nous avions réussi à transporter ici une centaine de bouts de planches avec lesquels j'avais agrandi la chapelle, en la séparant de ma chambrette à coucher. Je venais de terminer le travail de peinture et de décoration. Les Esquimaux venus récemment étaient si contents d'avoir une vraie chapelle pour y prier le bon Dieu ! C'est vrai que je ne suis pas plus pauvre aujourd'hui que je ne l'étais quand je vins pour la première fois ; mais je suis bien plus malheureux ; car je ne puis même pas dire la messe. Si longtemps sans messe ni bréviaire, c'est pénible. Je porte sur mon cœur la petite custode où sont les trois Hosties consacrées, et je la conserve ainsi. Je pourrai au moins faire ma visite au Saint Sacrement, et me communier aux plus grandes fêtes. Si ce n'est pas liturgique, qu'y faire ? J'en ai pour sept ou huit mois devant

moi comme cela. M'enlèvera-t-on la consolation de communier quelquefois ? Et avec cela, je me sens un grand désir de voir arriver les Esquimaux. Oh ! priez pour moi, Monseigneur, car je ne suis bon à rien.

Comment le désastre s'est produit, le voici : Les planches que nous avions étaient de très mauvaise qualité ; fendues en maints endroits, le vent s'y engouffrait et formait un gros courant d'air entre les deux cloisons de bois. On y remédiait de son mieux de temps en temps. Hier, c'était la tempête. Après ma messe et mon action de grâces, j'inspectai, à l'aide d'une chandelle, le dessous d'une petite fenêtre. A mon insu, la flamme fut violemment aspirée vers une fente mal bouchée, le papier goudron entre les cloisons prit feu aussitôt.

J'essayai du dehors de soulever une planche du toit pour envoyer un seau d'eau, je n'en eus pas le temps, tout flambait déjà. Je voulus rentrer et sauver au moins de quoi dire la sainte messe, je faillis y rester aveuglé et asphyxié par la fumée. Je ne pus sauver que les saintes Espèces ; du dehors, j'essayai de sauver quelque chose en cassant une vitre ; mais je ne pus attraper que mon livre de prières en esquimau, comme je vous l'ai dit.

Après midi, j'ai fait des fouilles dans les décombres : j'y ai trouvé le petit calice fondu, à côté la pierre d'autel intacte, le linge qui l'enveloppe est à peine brûlé. J'ai retrouvé aussi parmi les charbons et les cendres une image de Guy de Fontgalland qui était épinglée au mur. Peut-être trouverai-je quelques vivres encore mangeables. Je l'espère. Pour le moment, je n'ai qu'à pratiquer mon vœu de pauvreté à la lettre ; une seule chose me coûte, c'est de ne pouvoir dire la messe.

Le 8 août. Au camp d'Anaoksak.

Les Esquimaux sont venus me chercher le surlendemain de l'incendie. L'un d'eux avait senti la fumée à quinze kilomètres de mon île. Ils mirent un canot sur le traîneau et risquèrent de traverser.Avec eux, je pus visiter deux camps ; dans quelques jours, nous retour-

nerons à Abvayak. J'ai élu domicile chez le vieux Joseph Ik'eperiak. L'an prochain, j'aurai une tente pour l'été, en hiver la neige, la mousse, les roches ne manquent pas pour se terrer contre le froid.

25 août. Abvayak.

Nous sommes revenus. La Providence m'a aidé. Avec quelques bouts de bois pas trop calcinés, j'ai reconstruit en minuscule, et vous écris avec une encre de ma fabrication. La nouvelle maison est couverte en peau de morse, une partie des murs est aussi en peau de morse. L'année prochaine, on agrandira.

7 septembre.

Je suis allé explorer l'endroit où le vieux chef avait vu du soi-disant charbon. Il y a bien une poudre noire qui ressemble plus à la mine de plomb qu'à du charbon. Nous sommes allés aussi à la pêche, sur une rivière où les Esquimaux ont construit, il y a longtemps, un barrage en pierre pour trapper le saumon qui remonte le courant. En quelques jours, nous en avons harponné quelques milliers pour l'hiver.

Il y a quelques jours, un schooner est passé dans les environs et s'est même arrêté une journée à Iglulik. J'étais absent. Quelques Esquimaux sont allés à bord : ils ne connaissent pas un mot d'anglais, les blancs ne parlaient pas un mot d'esquimau, ils n'ont pu se comprendre et le bateau n'est pas venu ici. C'est dommage, j'aurais peut-être eu l'occasion de vous envoyer un mot.

Par suite de la nécessité où je suis de me servir des vêtements et des couvertures des Esquimaux, je donne généreusement asile à des bataillons de petits locataires qui se nourrissent gratis à mes dépens, sans demander permission. Comme je n'ai aucun moyen de leur interdire l'entrée de ma cellule et que j'en recueille quelques nouveaux à chaque visite des Esquimaux, j'invoque saint Benoît Labre pour qu'il me donne la patience de supporter ces hôtes intempestifs. Après tout, mieux

vaut faire son purgatoire ici-bas ; je dois avoir bien des dettes inscrites au grand cahier de saint Pierre.

Nous avons retravaillé la nouvelle demeure : le toit est en broussailles, herbes et mousse, les vitres en intestins de morse ; c'est assez transparent et lumineux, mais trop appétissant pour les chiens qui mangent la fenêtre pendant la nuit. Dans deux mois, j'espère avoir des habits de caribous neufs, alors j'irai visiter le camp des Akkunermiuts où une famille est très bien disposée.

Ma santé est excellente, mes pieds sont guéris. Ils avaient souffert du fait que mes bottes surchauffées, brûlées même pendant l'incendie, s'étaient si bien ratatinées qu'elles m'avaient blessé. Quant à la fatigue je ne la connais pas, n'ayant encore réussi à rien faire depuis quatre ans que je suis dans le pays.

Il me prend parfois envie d'avaler une bonne tasse de breuvage chaud. Je fais chauffer de l'eau, je pense fortement au thé ou au café, je ferme les yeux pour aider l'imagination, et j'avale tout d'un trait.

D'autres fois, il me prend envie de prendre un bon repas à la mode des gens civilisés : alors je fais cuire une demi-douzaine de haricots calcinés, informes, recueillis un à un dans les charbons éteints, après le feu ; je ferme les yeux une seconde fois, et me dis que c'est bon pour expier les péchés de gourmandise de ma jeunesse.

Les morses abondent. Les chiens seront bien nourris l'hiver prochain. Nous voyons des centaines de morses dormant paresseusement sur la glace flottante. Nous les approchons, en tuons au fusil, le bruit ne leur fait rien, ils vous regardent dédaigneusement et c'est tout. Entre eux, ils se battent. J'ai assisté à bien des batailles ; j'étais là tout près, ils ne s'occupaient pas plus de moi que si j'avais été sur l'autre côté de la baie. L'an dernier, il y avait disette, et les Esquimaux avaient mangé des charognes vieilles de trois ans. Imaginez l'odeur de cette pourriture.

Pour ce qui est de l'instruction et de la vie spiri-

tuelle des Esquimaux, ils persévèrent bien.Le dimanche, je leur fais des instructions ; malheureusement, plus de messe maintement. Les jeunes sont faciles à instruire, bien qu'ils soient doués d'une facilité d'oubli peu ordinaire. Les vieux sont plus difficiles, non qu'ils manquent de bonne volonté, mais ils se sont formés tout seuls et s'étaient fabriqué un drôle de christianisme avant notre arrivée.

Je pense à l'avenir : je me dis qu'au mois de février prochain, à Repulse Bay, j'apprendrai le nom de Notre Révérendissime Père Général, élu en 1932. Probablement, je serai le dernier à en être informé. Un petit radio ne serait pas de trop par ici. Puis, en juin 1934, je compte recevoir mon courrier de 1931-32, si je reviens ici. Si j'ai ordre de rester ailleurs, ce sera pour 1935 ou 1936 ; mais ce sera du nouveau quand même.

Les dernières nouvelles que j'ai eues de ma famille dataient de l'année précédente, celles-là sont arrivées sans retard, elles m'annonçaient la mort de ma bonne mère, de mon oncle, le Vicaire Général, que vous avez rencontré en 1929, et d'une de mes tantes. Le bon Dieu leur a donné leur récompense. Puissé-je les rejoindre, quand mon tour viendra !

24 septembre :

Mon admiration pour saint Benoît grandit toujours. C'était vraiment un grand saint.

8 décembre, fête des Oblats :

Je revois la chapelle du scolasticat, l'Immaculée est tout de même une bonne mère, même pour moi.

25 décembre :

Noël, Noël. Pas de messe de minuit, ni d'aurore, ni du jour ! Mais Noël tout de même, avec le sourire de l'Enfant Jésus, Noël avec quelques consolations de la part de mes fidèles, et quelques espoirs du côté des païens. Noël ! Je souris en pensant à la dinde ou à l'oie d'autrefois. Elle est bien loin... Je me suis communié

encore une fois, c'est Noël, c'est Noël ! Je me suis dit que ce n'est peut-être pas bien liturgique de conserver ainsi si longtemps les saintes Espèces sur moi ; mais sans autel, sans tabernacle, sans ornements, que faire ? Si la Sacrée Congrégation des Rites ne m'approuve pas, je ne le saurai que dans combien d'années ? Tout sera chose du passé alors. Et si quelque liturgiste y trouve à redire, je l'invite à venir partager mon genre de vie. Cette nuit, en chantant le cantique de Noël en esquimau, *Merci, merci, Jésus est né*, je me disais : Merci, merci, je suis aussi pauvre que lui à sa naissance, il doit m'aimer, et je me suis communié sans hésiter.

Repulse Bay, 18 avril 1934.

Venu faire une petite visite ici, un beau soir, j'ai surpris le Père Clabaut et le Père Henry, après cinq semaines de voyage. Leur Mission nouvelle est déjà bien florissante. J'ai reçu un mot du Père Girard, il m'annonce que vous avez bien voulu reconnaître ma pauvre Mission d'Abvayak et la nommer Saint-Etienne. Vous ne sauriez croire combien cette délicate attention de votre part m'a touché, je vous en suis profondément reconnaissant. Mon grand espoir maintenant est de voir le *Pie XI* à Abvayak, la Mission serait ravitaillée au moins une fois tous les deux ou trois ans, mais surtout nos gens seraient si heureux d'avoir une chapelle, et moi si heureux de voir le bateau du Pape des Missions, au 70°, à Abvayak, affermir la conversion des néophytes et assurer celle des païens.

Je termine, Monseigneur et bien-aimé Père, en vous disant toute ma reconnaissance et tout mon dévouement, mais en vous demandant aussi le secours de vos prières et de votre bénédiction.

Etienne Bazin., *O M. I.*